

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 61 (1923)  
**Heft:** 39

**Artikel:** La pequignotte  
**Autor:** Trolliet, Marie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-218234>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Il n'emprunte jamais à ses amis parce qu'il a tout prévu... même l'imprévu !

Il aurait honte de déposer un titre en nantissement, non pas qu'il se soucie de son crédit — celui qui a du crédit n'en cherche pas — mais parce qu'il y verrait comme une faillite de sa méthode.

Le petit rentier a de l'amour-propre. N'étant pas fonctionnaire, il n'a ni pension ni retraite. Il ne peut plus travailler ou presque plus ; mais il s'occupe tandis que son petit capital travaille pour lui.

Et cela est juste, car ce petit capital est son œuvre, l'œuvre de toute sa vie.

Le petit rentier, lorsqu'il sort de chez lui, a bonne mine et bonne façon. Il est propre de corps et d'esprit. Il a même l'air d'un riche et la foule stupide, jalouse et hargneuse, l'envie et le menace de la suprême injure moderne, de ces gros vilain mot de capitaliste !

Il est un capitaliste parce qu'il possède un petit capital qui le rend indépendant de son prochain ! Voilà le crime !

Et ce crime repose moins sur l'argent qu'il possède que sur l'indépendance obtenue avec cet argent !

— « Vous avez gagné la liberté de vos vieux jours ! Nous n'aimons pas cela ! Car si nous réclamons la liberté pour nous-mêmes, nous ne pouvons la tolérer chez les autres ! »

Le petit rentier est un homme qui a su faire ! Mais ceux qui n'ont pas su faire disent de lui qu'il a eu de la chance ! Il a montré simplement de l'intelligence et de l'énergie, mais on le traite de roublard ! Il a donné, à l'occasion, ce qu'il pouvait donner, mais il n'a pas cautionné stupidement au-delà de ses moyens, au-delà du bon sens !

Le petit rentier passe actuellement par une crise douloureuse, mais il ne se plaint jamais. Il a de l'honneur ! A mesure que ses petites rentes diminuent, sa dignité augmente. Le prix de la vie a doublé, triplé, mais lui, n'a pas bronché. Il a supprimé simplement, l'une après l'autre, toutes les dépenses qui ne sont pas urgentes. Il vit de privations et garde le sourire !

Vous le rencontrez en ville ou bien en promenade ; il est de bonne humeur et ne manque de rien. Allez donc un peu le voir chez lui ! La bonne à tout faire est partie depuis longtemps ; c'est lui, maintenant, qui est devenu bon à tout faire, lui, l'intellectuel, lui, l'artiste ! Il balait sa chambre, il cire ses souliers. C'est lui qui, à la nuit tombée, ou bien au petit jour transporte la poubelle municipale.

Le petit rentier met la table lestement et sans faire d'histoires. Il aide à sa femme qui aide à son mari ; on s'aide, on s'entraide toute la journée. On partage la besogne, après quoi, on va se coucher de bonne heure !

\*\*\*

Honneur aux petits rentiers comme à tous ceux qui travaillent, avec courage, à le devenir.

Honneur aux rentiers précoces, victimes de la guerre, de la maladie ou de l'accident, aux rentiers malgré eux, à tous ces petits capitalistes qui représentent la plus solide base de la société !

Que l'Etat vienne au secours du pauvre, du malade, du vrai malheureux ; qu'il supprime, peu à peu la charité, elle-même, c'est bien ! Qu'il répande, à profusion, l'instruction, l'hygiène, le bien-être collectif, c'est parfait !

Mais qu'il prenne garde de ne pas organiser les primes à la paresse, à l'imprévoyance, au laisser-aller, au désordre, au je m'en-foutisme !

Enfin ! Qu'il ne se mêle pas de faire notre bonheur malgré nous ! Nous ne voulons pas d'un bonheur officiel, obligatoire et gratuit ; car ce n'est plus du bonheur !

Nous voulons le bonheur gagné, le bonheur acquis, le bonheur longtemps cherché, enfin trouvé !

Nous ne voulons pas être numérotés comme nos chaussures dans un hôtel !

Nous voulons vivre et travailler librement. Nous voulons rire et pleurer librement.

Nous voulons vieillir, souffrir et mourir librement !

Ce n'est pas l'Etat qui sauvera la société malade, c'est l'individu !

Il faut qu'il naisse, vive et meure dans la liberté.

*Dr Gustave Krafft.*

**Pour s'enrichir.** — Deux campagnards discutent. Jean qui est un tout malin et un actif a su profiter de toutes les occasions qui se sont présentées pendant la guerre et a joliment arrondi son avoir.

David, au contraire, un tantinet simple et indolent est resté ce qu'il était, un petit campagnard, quelque peu dans la gêne.

Jean lui en fait le reproche et compare avec un certain orgueil, sa situation, à lui, à celle de David.

— Oh ! écoute Jean, y faut pas tant te monter le cou. Moi aussi, j'aurais pu devenir riche, et tout simplement : Je n'aurais eu qu'à t'acheter pour ce que tu vaux et te revendre pour ce que tu as. P.

### MADAME SE REGIMBE

On se souvient des vers si spirituels qu'écrivait jadis notre cher ami et collaborateur André Marcel et dans lesquels il prenait à partie les dames. Voici une réplique, un peu tardive, peut-être. Nous la publions quand même, sachant qu'il faut toujours laisser aux dames le dernier mot.

Ton adorable voix, jadis,  
Me soufflais de si douces paroles ;  
De tendresse ; d'amour ; c'était si gentil,  
Tous ces mots, charmants et frivoles.

Maintenant... ah ! c'est autre chose,  
Tu m'appelles d'une voix sèche  
Tu modifies bien ta prose  
Tu as des propos un peu... rèches !

Jadis... quand nous étions fiancés,  
Dans tes galants discours, toujours  
Tu répétais : Bientôt, nous serons mariés !  
Oh ! plus beaux de nos jours !!

Maintenant, quand nous sortons,  
Tu prends un air : quasi-moderne  
Pour marmotter : Allons ! Allons !  
Oh... ces femmes ! Quelles balivernes !

Autrefois, à chaque instant,  
Tu t'arrêtais... et d'un regard...  
Qui prenais l'âme, lentement,  
Tu disais : « Amour »... Vieux bavard !!

Et... dans tes yeux, il y avait de ces flammes,  
Maintenant... c'est si différent !  
Que tu es « meule » avec Madame !  
Tu m'as aimé combien de temps ?

Hier, pour mon jour d'anniversaire,  
Tu es entré... en coup de vent !  
Tu m'as donné... un bec sommaire !  
Et... tu as fui, comme un manant !

Jadis, dans les sentiers fleuris,  
Tu arrachais des gerbes entières,  
Que tu m'offrais, pardi !  
En m'appellant : « Très chère ! »

Au printemps, subtil, caressant,  
Autrefois, nous goûtions l'ivresse  
D'un beau jour mourant,  
Adieu maintenant... la tendresse !

Maintenant dans nos promenades,  
Tu me « sème » sans plus t'en faire !  
Tu sifflois un air maussade ;  
Ou... tu te fiches de... ma mère !

Jadis, un sourire exquis  
Toujours errais sur ton profil sagace ;  
Maintenant... que c'est fini...  
Je vois bien... comme on se lasse !

Jadis, tu riais toujours,  
Tu me disais... mille bêtises !  
Maintenant, tu manques d'humour !  
Tu m'explique... de quel endroit souffle la bise !

Il fut un temps ; pour le moindre bobo  
Tu t'affolais ! Tu suppliais : Chérie,  
Prends vite un petit repos,  
Pour te guérir, ma mie !

Maintenant tu rages : « Madame »  
Qu'avez-vous fait de la pommade ?  
Voyez, je tire la « rame »  
Vous êtes sans cœur « douce pintade ! »

Jadis, tu murmurais...  
Sur un ton si sincère...  
Que tu m'aimais...  
Oh là là ! Belle chimère !

Maintenant, c'est autrement,  
Ton refrain, ta plainte amère :  
« Oh... ces femmes ! Que c'est changeant !  
Quelle tuile !... ces belles-mères !! »

E. de Dompierre.

### LA PEQUIGNOTTE



EST ainsi qu'on avait coutume de l'appeler. Pourquoi ! — Pas plus que moi, personne n'aurait pu le dire, tant il était d'usage dans le vieux temps, de se donner des surnoms entre gens du même village.

La Péquignotte. Un type qui eût été bien curieux à étudier... Mais alors nul n'y songeait, l'habitude n'était point encore venue de se creuser la cervelle en études psychologiques et autres. On se bornait à constater les faits, et c'était tout.

C'était la messagère du village. De Lucens, son lieu natal, elle se rendait chaque semaine au marché de Moudon, la hotte sur le dos, un panier au bras, quelquefois deux. Pendant trente-quatre ans de sa vie, sans y manquer plus de deux ou trois fois, elle fit tous les samedis le même trajet.

C'était son principal gagne-pain, le moyen de gagner quelques batz, — à cette époque on ne parlait pas encore de sous ; — car à elle seule incombait le soin de pourvoir à l'entretien des siens, un mari perclus et un fils idiot. Le premier, qui avait toujours été malingre, terrassé dans son âge mûr par une attaque de paralysie, gisait racorni, atrophié au fond de son lit... le fils, à sa naissance, aussi bien doué que quelque enfant que ce fût, avait été dans sa troisième année, atteint d'une de ces maladies qui laissent peu d'espoir. Il en avait échappé, mais son intelligence y avait sombré.

Tel était l'intérieur. Pas gai, on peut le croire, mais tant d'ordre, tant d'honnêteté y régnait, que dénué comme il était, ce pauvre logis inspirait du respect.

Et c'était pour soutenir ces deux pauvres êtres, que tout le long de l'année, la Péquignotte travaillait ferme et dur.

Au surplus, par ses courses régulières à la ville, elle rendait de si bons services à la localité qu'il semblait qu'on n'aurait pu se passer d'elle, c'est pourquoi chacun l'estimait et lui faisait bon visage, sans compter que tous ceux qui le pouvaient, glissaient de temps en temps dans son panier soit une bouteille de vin, soit du sucre ou du café, ou quelque autre petit cadeau, tant pour la reconforter que pour réjouir le cœur des deux infirmes.

Dire que parfois l'existence ne lui pesât pas lourd, serait mentir. Au dehors, toutefois, elle n'en laissait rien paraître, tant elle avait à honneur de ne pas faiblir. Une femme forte, tête saine dans un corps sain, l'énergie même. Tout ouvrage lui était bon dès qu'il y avait quelque chose à gagner : — filer, teiller le chanvre, sarcler, bêcher, aider aux fenaisons, aux moissons, — rien ne la rebutait. N'avait-elle pas trois bouches à nourrir ?

De taille moyenne, osseuse, tannée, les traits durs, l'œil noir et franc, je crois la voir encore, le front trempé de sueur sous le mouchoir qui l'abritait du soleil, arpenter la grande route d'un pas robuste et pressé. De peu de discours, avec le parler un peu brusque de ceux qui n'ont pas le loisir de se perdre en sonnettes, elle allait droit son chemin.

La tête pleine de commissions, — chacun lui en donnait — elle n'en oublia jamais une. Achats, commandes, consultations, messages de toutes sortes, tout cela logeait dans sa mémoire comme dans un casier. Que d'allées et de venues ! Du teinturier, il lui fallait aller chez le marchand de sabots, du docteur chez l'apothicaire, de la modiste au confiseur, de l'épicier chez le tailleur... que sais-je encore ? cela n'en finissait pas.

Toute autre qu'elle en fût revenue bredouille. Le plus fort était que jamais dans ses comptes elle ne commit la plus petite erreur, ni ne se trompa d'un krentzer.

C'était un cerveau mathématique. Bien qu'elle ne sût ni lire, ni écrire, pour ce qui était de calcul, elle en eût remontré à un professeur d'arithmétique, aussi s'en rapportait-on à son dire, sachant bien que ses additions étaient toujours justes.

Lui arrivait-il de traverser le marché ? On l'accostait.

— Dis-me voir un peu, la Péquignotte, combien ça fait quinze mesures de froment à dix-neuf batz et demi ?... lui demandait en la tirant à l'écart quelque campagnard que cette multiplication embarrasait.

Elle s'arrêtait une minute :

— Ça fait tant.

— Grand merci.

Un autre s'approchait :

— Dis-me voir combien font vingt-quatre fois quinze ?

Et ainsi de suite.

— Elle a la *chiffre* écrite dans la tête, disait-on.

C'était vrai. Le calcul lui était un jeu. Aussi, tous ceux qui dans l'arithmétique ne voyaient que du grimoire avaient recours à elle.

— Faut aller chez la Péquignotte, se disaient en se grattant le front, l'écolier à tête dure, quand il n'arrivait pas à trouver la solution d'un problème. Et l'ardoise sous sa veste, il se glissait furtivement pendant la veillée chez la vieille messagère.

Combien de gamins, grâce à elle, ont été préservés des oreilles d'âne et de la gaule du maître.

— Ah !... si j'en savais autant, soupirait plus d'un. La belle chose que de savoir calculer.

— Une sorcière, pensaient les moins respectueux.

— Qui t'a mis tout cela dans la tête ? lui demandait-on souvent.

— Personne d'autre que le bon Dieu, répondait-elle simplement. Faut croire qu'il l'a voulu ainsi.

Pauvre Péquignotte... La pensée ne lui vint jamais que dans son genre elle était un phénomène.

Marie Trolliet.

**BIBLIOGRAPHIE.**

**Almanach du Conteur Vaudois pour 1924**, publié avec le concours des collaborateurs du « Conteur Vaudois ». En vente dans chaque localité, 60 centimes. Voici que nous arrive le sympathique **Almanach du Conteur Vaudois pour 1924**, toujours plein de choses intéressantes, toujours aimé et bienvenu.

Sous son élégante couverture signée F. Rouge, excellentement illustré par les dessinateurs du pays, et deux planches hors-texte en chromo, dont une belle reproduction du tableau de Gleyre : l'exécution du Major Davel, il contient exactement tout ce que doit contenir un almanach qui se respecte, et beaucoup d'autres choses encore. Bien entendu, tous les renseignements possibles et imaginables sur le temps, les saisons, les cultures, les foires, etc., etc. Et puis des maximes, des proverbes, des anecdotes et des mots d'esprit. Des histoires, en prose et en vers, et même en patois.

Des tas de bonne lecture, pour des tas de soirées. Du plaisir pour les vieux et pour les jeunes. Et tout ça en bon esprit de chez nous. Bon voyage à « L'Almanach du Conteur » !

**LE MOKA**

A notre service était une jeune volontaire qui reconnaissait pour sa patrie les gras pâturages de l'Emmenthal. Elle mesurait un mètre trente-cinq, talons compris. Si elle n'avait guère grandi en stature, elle n'avait pas davantage grandi en sagesse, comme je vais vous le prouver par une anecdote.

Nous avions des visites ; or, il est de règle lorsqu'on a des visites et pour leur faire honneur, de leur offrir ce que l'on préfère soi-même. Voilà pourquoi nous avions commandé chez le confiseur en vogue un gâteau glacé au moka. On l'avait apporté sur un berceau de papier-dentelle,

et avec mille précautions on l'avait déposé sur le dressoir.

L'heure de mettre le couvert ayant sonné, j'appelle notre Gritli, lui donne les indications nécessaires et lui recommande d'essuyer encore une fois avec un linge sec et propre, tous les objets qu'elle poserait sur la table ; cuillères, assiettes et verres.

Au bout d'une demi-heure, notre chevalier du tablier ne reparaisant pas, je m'étonne qu'il lui faille si longtemps pour une occupation aussi simple et je me décide à retourner voir ce qu'elle fait.

Savez-vous ce que je vois ? Je vous le donne en cent. La brave fille frottait vigoureusement avec un linge la glaçure de mon moka, dont la moitié presque avait disparu.

Je poussai une exclamation : « Ma pauvre Gritli, que faites-vous là ? »

— *Madame y m'a dit qui faut bien suyer tout ce qu'on doit mettre sur la table.*

Pouvait-on se fâcher ?

Eléonore Bichler, régente.

(Feuille d'Avis de La Vallée).

Vers 7 heures du soir dans une gare d'un grand village le dimanche de la bénédiction il y a foule au guichet des billets. Un pochard pousse, pousse, non pour prendre un billet, mais pour demander à quelle heure part le dernier train.

Colère du chef de gare. « Consultez donc les horaires. — « Oui, mais je ne vois plus clair. »



**POULARD ET MOTTU**

— Un, deux, trois, quatre, cinq...

Le vieux, ragaillard par une gorgée d'alcool, avait repris son antienne, et Mottu, les coudes allongés sur la table, la tête en avant, les yeux grands ouverts comme s'il eût voulu lire, sur ces cartes sales, le destin « immanquable » écoutait, suggestionné les niaiseries débitées d'une voix molle sur un ton de confiance grave.

— Un, deux, trois, quatre, cinq... Une conversation... Un, deux, trois, quatre, cinq... avec un homme brun, comme qui dirait un régent, ou un pasteur... Un type sérieux, quoi.

Mottu ignorait les régents, mais une bonne douzaine de pasteurs lui étaient familiers pour leur avoir, une fois ou l'autre, demandé quelque « service ». Il acquiesça.

— Un, deux, trois, quatre, cinq... Un retard...

— Pourquoi, demanda Poulard.

— Comment ?

— Oui, pourquoi ? Un retard, c'est parce que quelque chose retarde, hein ?

— Eh ! bien qu'est-ce qui retarde.

Mottu se fâcha.

— Laissez-nous tranquilles. C'est pas ton affaire. Il sait bien ce qu'il dit.

Poulard, une fois de plus, haussa les épaules, tandis que le vieux, un instant désarçonné par ces « pourquoi » intempestifs reprenait sa litanie.

— Un, deux, trois, quatre, cinq... Une femme...

Poulard s'esclaffa.

— Un, deux, trois, quatre, cinq... C'est une dame âgée, une bonne dame... Pour sûr que tu la connais, te voilà, toi, le roi de cœur, à sa gauche. Un, deux, trois, quatre, cinq... un militaire... c'est-à-dire... hou... pas un militaire... un gendarme...

Mottu dressa l'oreille. Il n'aimait guère la maréchassée, et cette intrusion de sabre et d'épaulettes dans son « immanquable » avenir le réjouissait médiocrement. Mais, Poulard s'intéressa, content que la crédulité du camarade fut inquiétée par une prédiction plutôt désagréable.

— Un cogné ? Eh ! eh ! qu'est-ce qu'il te voudrait, Mottu ?

Ainsi, interpellé, Mottu ne jugea pas à propos de répondre. Sa dignité, sans doute, se trouva offusquée. D'ailleurs, les révélations du vieux bonhomme devenaient captivantes.

— Un, deux, trois, quatre, cinq... un voyage... un deux, trois, quatre, cinq... à la nuit. Pas très loin. Oh...

— Quoi ?

— C'est pas possible ?

— Mais quoi ?

— Là !

— Eh ! bien, là !

— C'est le clou, c'est la prison... Y a pas à dire...

— Tais-toi, fou !

— Il n'y a pas de « tais-toi fou » qui fasse. Je lis ça comme dans la *Feuille*. Un voyage à la nuit, vers la prison. C'est clair.

Rien à repiper.

L'accent est si net, le ton si persuasif, presque impérieux, que Poulard, lui-même, semble impressionné. Il ne sourit plus. Il n'est plus « esprit fort ». Il s'inquiète vaguement. Que diable ce Mottu a-t-il bien pu faire, pour qu'il y ait de la prison dans son jeu. Mottu n'est pas homme à commettre des délits graves...

A ce moment, un silence se fait dans la salle. Le Russe, dont l'accordéon n'a pas cessé de pleurer, interrompt brusquement sa « bringue » qui agonise et meurt sur un point d'orgue lamentable. Le garçon s'est précipité vers la cuisine et appelle le patron. Poulard, dont l'œil est perçant, s'exclame à voix basse :

— Augsburg de la Sûreté.

Et Mottu fait :

— Zut !

Calme, indifférent en apparence, l'agent s'est approché du comptoir et parle au patron subitement remonté des dessous culinaires. Il examine le livre des voyageurs, il signe, regarde autour de lui et... s'en va !

Ouf ! On respire. Il y a pas mal de consciences nébuleuses dans ce public. Et puis, sait-on jamais ? Les erreurs judiciaires sont toujours possibles. Mieux vaut que ce monsieur soit parti. Le vieux tireur de cartes, lui aussi, respire plus à l'aise. A l'entrée du policier, il a prestement fait disparaître ses cartes et s'est plongé dans la lecture d'un journal qui traînait là, à portée de sa main. Poulard a vidé son verre. Mais, Mottu ?... Mottu, où est-il ? Eh ! Mottu ?

Lentement, une tête sort de dessous la table, qui demande :

— Il est parti ?

— Bien sûr ! T'en as une frousse...

Alors, Mottu, qui sent le ridicule de son geste, se relève et regardant le vieux avec un mépris indicible.

— C'est cet imbécile ! Pourquoi parle-t-il de prison, de voyage, tout exprès pour épouaier. Et se tournant vers Poulard.

— Viens. Faut pas rester ici. C'est une sale pinte.

Ayant dit, il se dirige crânement vers la porte, mais, alors même, au moment de passer le seuil, Mottu inspecte la rue, à droite, à gauche, par prudence... Non pas qu'il craigne quelque chose... Non, mais, sait-on jamais ? Les cognes sont si drôles.

Sami de Pully.

FIN

**ASSOCIATION DES VAUDOISES**

Désireuse de rendre visite aux sections, Madame Widmer-Curtat prie les présidentes de lui faire savoir le jour, l'heure et le lieu de leur réunion habituelle et les remercie par avance de leur communication.

**Réunion d'Aigle.** — Le délai d'inscription expire le 1er octobre. S'adresser sans retard à Mlle E. Caprè, secrétaire de la section d'Aigle. Le prix de la ration de potage et de pain est de 50 centimes, le dîner, de fr. 3.50. Aigle offre généreusement le thé de 16 heures. Le culte, retardé afin que nous puissions y assister, aura lieu très probablement à 11 heures.

**Royal Biograph.** — La Direction du Royal Biograph s'est assurée pour cette semaine une réédition sensationnelle présentée entièrement en une semaine « *Judex* », grand drame d'aventures tragiques et humoristiques en 6 actes par Arthur Bernède et de Louis Feuillade. Au même programme « *Le Ciné-Journal Suisse* » avec ses actualités suisses, exclusivité du Royal Biograph et comme d'habitude le Gaumont-Journal et le Pathé-Revue. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30, dimanche 30, 2 matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

**N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise**

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. MONNET.  
J. BRON, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron